

MOHAMED L'IMMIGRÉ

Son horizon, depuis sa jeunesse
 des plaines et des montagnes,
 une terre exiguë, une terre ingrate et stérile
 des enfants, beaucoup d'enfants, trop d'enfants
 et son cœur se fend d'impuissance et de tendresse
 A la merci de l'azur et des nuages, à la merci des requins,
 Mohamed, implorant le ciel
 scrutant l'horizon,
 rêvant de moissons et de limon fertile.
 Vendant une vache, sacrifiant une partie de la terre de ses ancêtres,
 fuyant la faim,
 fuyant l'injustice et la violence des puissants,
 il s'en va, léger sur son chemin
 tout droit, vers l'inconnu au-delà de la mer, au delà de l'océan
 vers les pays qu'on dit du miel et du nectar,
 laissant derrière lui sa vie, sa mémoire et sa raison d'être
 la tête pleine de souvenirs, le cœur plein d'espérance
 ses haillons sur son corps, sa santé sur sa main,
 solitaire, il s'en va vers l'exil,
 il s'en va vers l'isolement et l'enfer
 cherchant quelques miettes misérables
 pour nourrir son vaste nid, resté sur la terre de ses ancêtres.
 Un long voyage, et de son village à la mer,
 sans répit, harcelé par les hyènes et les chacals,
 dépouillé par les requins,
 il est pressé et dépouillé de ses sous de rien
 par le vol et la rapine.
 faible proie au royaume des pots-de-vin.
 Au-delà de la mer, au-delà de l'océan
 un autre rivage, une autre planète,
 des cités de grisaille, des rues de ferraille,
 la houle et la multitude humaines,
 il parle et il est muet, il entend et il est sourd ;
 désorienté et perdu il souffre, et les vivants insensibles et sourds,
 fendent leur chemin vers nulle part
 au milieu de la solitude et du désert.
 Attaché à son labeur, et comme une obsession infernale :
 travailler, dormir, dormir, travailler
 de la nuit à la nuit,
 de la nuit, il descend dans la nuit,
 attaché à son labeur, là-bas profondément
 dans les entrailles de la terre.

Pressé, bâillonné, surveillé, vivant,
 il vit et travaille dans une vaste tombe,
 esclave, comme aux temps anciens ;
 pleurant de larmes et de sueur
 il s'use et s'anéantit pour la prospérité du capital,
 pour quelques miettes misérables
 pour nourrir son vaste nid, resté sur la terre de ses ancêtres.
 Qu'ils sont loin,
 l'azur et le ciel des plaines et des montagnes de sa jeunesse,
 noirs sont le ciel et l'horizon de son labeur infernal,
 un labeur de fin du monde, un labeur de désespoir et de détresse.
 Ecrasé par son labeur
 au milieu de la pierraille et de la nuit,
 son cœur en pleurs
 son souffle fatigué,
 il s'envole vers le ciel de son vaste nid
 resté sur la terre de ses ancêtres.
 Sortant de la nuit,
 émergeant des entrailles de la terre,
 parmi les vivants de cet autre rivage, de cette autre planète
 il marche, suspecté, contrôlé, pourchassé, réprimé,
 il est le mal, il est le parasite et le danger,
 méprisé par les vivants de cette autre planète
 dont il construit, par son sang et sa sueur,
 la fortune et la bonheur.
 Travailler, dormir, dormir, travailler,
 il mange peu, et il entend en permanence
 le piaillage de son vaste nid, resté sur la terre de ses ancêtres.
 Dormir dans un réduit, un labeur infernal,
 anéanti par un labeur perpétuel
 et dans une convulsion saccadée,
 son souffle fatigué,
 il crache son sang et sa santé
 pour quelques miettes misérables
 pour nourrir son vaste nid, resté sur la terre de ses ancêtres.
 Anéanti, enterré vivant par un labeur infernal
 crachant sa vie et ses entrailles,
 ses haillons sur son corps, il s'en retourne vieilli
 quittant cet autre rivage, cette autre planète
 maudissant son sort et son destin,
 il s'en retourne, pauvre et démuné
 à son vaste nid resté sur la terre de ses ancêtres,
 la terre des puissants et des requins,
 retrouvant la faim, l'injustice et la violence des puissants ;
 il s'en retourne, faible proie au royaume des pots-de-vin.

Abdallah BAROUDI